

Yannick Gasquy-Resch. *Gaston Miron:
le forcené magnifique*. Montréal,
Hurtubise HMH, 2003, coll. América,
150p.

Józef Kwaterko
Université de Varsovie, Pologne

Yannick Gasquy-Resch, professeure à l'Université d'AixMarseille I et à la Sorbonne (Paris-IV), offre une étude monographique sur la vie et la création poétique de Gaston Miron, écrivain québécois, mort en décembre 1996. Le fil conducteur de sa lecture suit de près le cheminement d'une conscience, celle du poète et de l'homme d'action, afin de rendre justice à l'intégrité singulière de Gaston Miron, au rôle fondamental qu'il a joué, à partir de la seconde moitié du XX^e siècle dans la construction identitaire québécoise et à la position majeure qu'il occupe aujourd'hui dans l'espace littéraire francophone.

La première partie de l'ouvrage, "Territoires identitaires", dépiste la patiente révélation par

Miron de l' "anormalité" de la réalité collective ambiante, celle qui tient à l'aliénation linguistique des Québécois. Yannick Gascuy-Resch montre combien cette dégradation, éprouvée de façon aiguë par Miron, sur le plan personnel et immédiat, en tant que "bilinguisme de naissance" – le sentiment grandissant de l'insécurité à l'égard de sa propre langue résultant de la contamination du français par l'anglais –, est progressivement perçue par lui comme un drame collectif: une contrainte suprême qui a plongé les québécois dans une mystification de leur propre être. L'analyse s'appuie sur les périodes marquant la vie de Miron (enfance dans les Laurentides, anivée à Montréal, séjour d'études à Paris, retour au Québec) et sur l'ensemble de l'oeuvre (poésie versifiée, prose poétique, correspondance, entrevues). Son axe repose sur l'étude de l'espace natal

(villageois) et urbain (Montréal), ce dernier étant dès les années 1950 quotidiennement vécu par Miron comme un non-lieu par trop présent. Successivement, par divers prismes sur le parcours biographique et poétique de Miron, Yannick Gascuy-Resch montre de façon convaincante que sa modernité tient dans une position sociopolitique et, du même coup, dans une prise de position dans l'oeuvre singulière: celle de ne pas récuser le passé et de se tenir à l'écart du discours de la rupture propre à la Révolution tranquille, d'assumer pleinement l' "héritage de la tristesse". Il y va, dans le même geste, d'une responsabilité élémentaire de s'opposer à la pensée passéiste et l'idéologie clérico nationaliste. Miron ne se refuse pas seulement de réduire le "pays" à un lieu originel concret et de faire de la "Terre de Québec", mais il veut en faire un espace de réinvention — un "pays" à venir, à faire venir. Enfin, il s'agit d'un projet irréductible à aucun compromis "local": universaliser la poésie québécoise, la hisser au

niveau de la grande poésie mondiale qui exprime l'amour et la douleur, la volonté impérieuse de liberté et la conscience de l'humiliation individuelle et collective, l'espoir et le désespoir (Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor, Édouard Glissant, Paul Eluard, André Frénaud).

La seconde partie de l'ouvrage, "La poétique de *L'homme rapaillé*", interroge le statut provisoire, fragmentaire et fragmenté de ce recueil à travers une pluralité de configurations poétiques (thémaliques, stylistiques, narratives, compositionnelles). On voit dès lors combien la poésie de Miron est thématisée par le sentiment de l'abâtardissement culturel, par le motif récurrent de "titubation", vécue par le sujet lyrique sur "un rythme agonique" — dans la conscience, éminemment existentielle, d'étrangeté à soi, d'émiettement identitaire, d'inachèvement historique.

Explicité de la sorte, *L'homme rapaillé* se révèle tout entier comme poème et "non-poème", comme "marche à l'amour" et "monologue de l'aliénation délirante". Et, au fil des pages de cette étude, on saisit, on comprend mieux ce que veut dire le titre du recueil de Miron; l'auto-dérision, le "tourment de langage" (si proche

du “discours antillais” dont parle Glissant), l’engagement politique “à son corps défendant”, l’entêtement d’avancer, la pénible poursuite de la quête amoureuse et identitaire – tout cela constitue le “rapaillage”: un sujet-Miron, un sujet-Nation qui se ramasse se met debout” pour quitter son état de léthargie et de prosternation historique dans l’espoir, si infime soit-il, de renaitre, d’exister et “d’être-au monde”.

Plusieurs études avaient déjà montré que la poésie de Miron est un des exemples les plus puissants dans la littérature francophone du XX^e siècle de l’assomption de l’aliénation et du sentiment de la dépossession identitaire par l’écriture. L’avantage de *Gaston Miron: le farcené magnifique* de Yannick Gascuy-Resch est de montrer de façon forte que

ce sentiment, vécu tous les jours par Miron et éprouvé au plan littéraire, procède de la situation linguistique collective, engendrée elle-même, insidieusement, par un état de société. Dévoiler les multiples facettes d’une telle aliénation, en montrer toute l’épaisseur, mais aussi la retracer en tant qu’exigence, défi esthétique et signe d’une extrême responsabilité, revient à mettre en lumière le trait inhérent à la modémité littéraire du Québec.

Cette problématique est articulée ici à la fois de façon subtile et profonde, à travers maints “passages” entre la vie et l’oeuvre de ce grand québécois. Accompagné d’une préface d’André Brochu, d’“un petit glossaire mironnien” (mots québécois, néologismes, emprunts aux langues amérindiennes) et d’une bibliographie sélective, l’ouvrage de Yannick Gascuy-Resch apparaît comme une monographie de grande qualité, tant au plan critique qu’humaniste.